

Jouer le jeu

Lorraine Camerlain

Numéro 80, 1996

20 ans!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Camerlain, L. (1996). Jouer le jeu. *Jeu*, (80), 70–76.

Lorraine Camerlain

Jouer le jeu

- 1976 – *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Théâtre d'Aujourd'hui
- 1977 – *La Ligue nationale d'improvisation*, Théâtre Expérimental de Montréal
- 1978 – *Les fées ont soif*, Théâtre du Nouveau Monde
- 1979 – *Ô travail*, Théâtre Parminou
- 1980 – *Pleurer pour rire*, Théâtre de la Marmaille
Saisons de femmes, Lo Teatro de la Carriera
- 1981 – *C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles*, Atelier de la Nouvelle Compagnie Théâtrale
- 1982 – *Vie et mort du Roi Boiteux*, Nouveau Théâtre Expérimental
- 1983 – *Pain blanc*, Carbone 14
- 1984 – *Le Rail*, Carbone 14
Ella, Théâtre de l'Atelier Sainte-Anne de Bruxelles
- 1985 – *Albertine, en cinq temps*, Centre national des Arts/Théâtre du Rideau Vert
Così mi piace, Teatro Dei Picoli Principi de Florence
- 1986 – *Vinci*, Théâtre de Quat'Sous
Krazy Kat, Théâtre du Loup de Genève
- 1987 – *La Trilogie des dragons*, Théâtre Repère/Festival de théâtre des Amériques
Pigiami et Robinson Crusoe, Teatro Dell'Angolo
- 1988 – *La Tempête*, Théâtre Expérimental des Femmes
Born Guilty, Autriche
- 1989 – *L'Annonce faite à Marie*, Espace GO
Je me souviens, Festival d'automne à Paris/Spectacles Lumbroso/ALAP
- 1990 – *La Nuit blanche de Barbe-Bleue*, Théâtre de Quartier
Woyzeck, Théâtre de la Ville de Genève
- 1991 – *Inventaires*, Espace GO
The Hip Hop Waltz of Euridice, Los Angeles Theatre Centre
- 1992 – *Joie*, Théâtre d'Aujourd'hui
La Tragédie comique, Théâtre de l'Atelier Sainte-Anne de Bruxelles
- 1993 – *Roberto Zucco*, Théâtre UBU/Nouvelle Compagnie Théâtrale/Festival de théâtre des Amériques
Doctor Faustus Lights the Lights, mis en scène par Robert Wilson
- 1994 – *Les Muses orphelines*, Théâtre d'Aujourd'hui
The Street of Crocodiles, Theatre de Complicite
- 1995 – *Tonalités*, Théâtre Pluriel



Un pays dont la devise est je m'oublie, Théâtre d'Aujourd'hui, 1976.
Photo : Daniel Kieffer.



Un et un seul

Un étudiant, un jour, m'a demandé à brûle-pourpoint quel roman j'apporterais dans une île déserte si je devais n'en apporter qu'un. L'unicité du choix intrigue toujours ; on présuppose, avec raison sans doute, qu'un tel choix révélera le « plus-que-caché » du décideur... Clairement et simplement, dans le cas du roman, c'est *la Peste* d'Albert Camus qui avait été et qui reste mon choix. C'est LE roman. Aussi essentiel pour moi dans une imaginaire pénurie de livres que ne le serait la plus minuscule gourde dans une réelle traversée du désert. Pourtant, si mon roman de prédilection demeure *la Peste*, je sais bien qu'il se trouverait en « concurrence¹ », si je devais aujourd'hui faire un tel choix, avec *l'Écriture ou la vie* de Jorge Semprun. Ces deux œuvres ne font qu'une à mes yeux. D'une part, elles me parlent aussi bien des bassesses et immoralités de l'humanité que des grandeurs et des générosités de l'Homme, et ce dans un con-

texte d'extrême tension (celui du fléau scandaleux : peste, fascisme ou tout autre totalitarisme, voire tout autre intégrisme). D'autre part, ces deux romans inscrivent l'écriture elle-même dans le champ de l'essentiel.

La fiction, qui me procure personnellement à la fois « du sens » et le plaisir de l'évasion, c'est aussi bien souvent par elle que l'Homme, inquiet (lui qui est né pour mourir, qui le sait...), cherche à cerner son identité et à baliser son destin. Qu'il soit écrivain (artiste) ou lecteur (public), l'Homme cherche, par la fiction, à calmer sa profonde inquiétude de n'être pas éternel, à donner du sens à sa vie. Mon œuvre essentielle, dans le cas du roman, c'est donc assez clairement celle qui me plonge au cœur de l'humanité et me parle de l'écriture

1. Le terme, dans le discours contemporain, a une trop forte connotation économiste... Disons donc plutôt que ce texte se trouve en lien étroit, intrinsèque, sur le mode du palimpseste, avec un autre, survenu plus tard, et qui donc est venu se placer par-dessus.



elle-même. C'est celle qui fait de la création un tremplin du sens de la destinée humaine, qui sert à donner du sens à la vie, donc à « rendre la vie » à l'homme.

Pas un seul, mais seulement vingt...

Côté théâtre, qu'en est-il ? Devant la liste que j'ai établie, en jouant le jeu dont nous avons collectivement fixé les règles, j'éprouve un certain vertige. En retenant ces vingt spectacles (un par année depuis 1976), je n'ai nullement voulu accorder péremptoirement des « prix du bon souvenir » à des productions dignes de passer à l'Histoire ; j'ai plutôt fait émerger du magma de mes souvenirs vingt spectacles dont je pense qu'ils ont contribué, indéniablement, à constituer la spectatrice-critique² que je suis aujourd'hui (et non uniquement celle que j'ai été au fil des ans). C'est donc à partir de ce que j'aime aujourd'hui du théâtre que j'ai établi mes choix.

En vérité, mes critères de sélection, ce sont les choix eux-mêmes qui me les révèlent, *a posteriori*. Tel est le côté paradoxal de l'exercice... Que viennent me dire ces choix ? Que peuvent bien avoir en commun, pour moi qui les retiens comme étendards de « mes » vingt ans de théâtre dans *Jeu*, ces vingt spectacles créés ici, et cette douzaine de productions venues d'ailleurs ?

Ordre chronologique, désordre critique

D'un coup d'œil, je remets en vrac les spectacles présentés chronologiquement dans la liste : mon identité « critique » ne s'est pas développée que dans l'ordre. Même si, forcément, je vois et « absorbe » les spectacles chronologiquement, mes critères

2. Spectatrice « privilégiée », il va sans dire, puisque je suis à *Jeu* depuis 1982, et rédactrice en chef depuis longtemps aussi. Mon regard sur le théâtre est analytique et critique. Mais le théâtre a toujours sur moi le dernier mot. À preuve, cet exercice, si vous m'y suivez jusqu'au bout. Vous y verrez quel théâtre je fais mien, de quoi est fait le théâtre auquel je tiens plus que tout s'il me faut ne retenir qu'un spectacle par année, et vous pourrez comme moi observer comment s'en trouve balisé mon travail analytique et critique actuel.



Ô travail, Théâtre Parminou, 1979.
Photo : Michel Brais.



Les fêtes ont soif, TNM, 1978.
Photo : Tiny Van Dijk.

d'appréciation sont davantage le fruit du palimpseste et de la surimpression. C'est surtout le hasard (l'aléatoire et le désordre) qui me constitue, j'en suis convaincue. Volontairement, donc, je me laisse aller dans cette liste, j'y vogue, j'y voyage ; je sautille, mélangeant les années et les genres, les textes, les mises en scène, les acteurs.

Così mi piace, Teatro Dei Piccoli Principi (Italie), présenté au Festival international de théâtre jeunes publics en 1985. Photo : Luciano Morini.

L'aventure du sens

Retenus au premier coup d'œil – le sort, ainsi, en est jeté : ce sera mon point de départ –, les cinq temps d'Albertine. Ils s'entrecroisent et, par la finesse de l'écriture, composent le tissu exemplaire d'une destinée, d'une identité. Elle doit me tenir à cœur, cette quête d'identité, moi qui ai choisi d'ancrer ma propre identité de spectatrice dans la devise ironiquement renversée par Jean-Claude Germain et ses joyeux comparses, en 1976 – au zénith de l'affirmation nationale.

D'*Albertine*, je fais une petite remontée vers un *Pain blanc* que je n'avais pas aimé à l'époque et que, pourtant, je retiens. Dans le souvenir que j'en garde, la rudesse de ce spectacle m'éclabousse (Ah ! ces Enfants du Paradis fraîchement mués en Carbone 14...). L'américanité et la violence des corps (viandeux), je les reçois de plein fouet, et mon

premier réflexe est de tout rejeter. Comme tout ce qui me vient de cette Amérique contemporaine, que la distance me fait pourtant conserver aujourd'hui comme une part essentielle de mon identité spectatrice. Inexplicablement mais inexorablement. *The Hip Hop Waltz of Euridice* et *Doctor Faustus Lights the Lights* puisent pour moi à la même eau. Sans tout en saisir et sans trop en retenir, puisque j'en rejette de larges pans, je tiens à conserver ces spectacles dans mon coffre d'outils analytiques. Comme quoi le théâtre qui m'est essentiel dépasse le plaisir qu'il peut me donner...

Puis je me rapproche des clowns du Parminou, qui scandent leurs sketches d'un « Ô travail ! » enjoué et engagé ; de Pol Pelletier qui, d'une part, dans *Jolie*, fait écho à l'histoire et à l'engagement d'autres femmes (*Saisons de femmes, Les fées ont soif*), et qui fait signe, d'autre part, à ce curieux clown venu de Bruxelles proclamer dignement sa paradoxale *Tragédie comique*.

Le théâtre est manifestement pour moi un lieu d'engagement (plus humain que politique) et de mémoire (individuelle et collective). Un territoire de plaisir aussi. Un vrai terrain de jeu, pour tous les âges. (Je garde mémoire de certains de mes rires qui prennent tout droit racine dans les rires sonores et enjoués de l'enfance – coquine souris lançant « des briques » dans *Krazy Kat*, récit mouvementé de *la Nuit blanche de Barbe-Bleue*...). Le plaisir du jeu fait vraiment partie du jeu pour moi...



Albertine, en cinq temps, Théâtre du Rideau Vert, 1984. Photo : Guy Dubois.



Puis surgissent des personnages claudéliens que j'avais déjà croisés alors que je n'étais qu'une bien jeune spectatrice³ ; ils sont venus, cette fois, habiter l'espace réel et mystique de la chapelle du Grand Séminaire, un soir de festival. Je revois les acteurs immenses, projetés sur grand écran. Je m'y retrouve, à nouveau prise au jeu du vrai et du faux, absorbée par le destin de Violaine.

Et voilà que m'entraîne tout à coup la horde hétéroclite d'un Roi Boiteux dont le royaume est aussi outrancièrement local que foncièrement universel. J'ai fort peu retenu d'œuvres de répertoire, et la lecture que j'en conserve, j'en suis assez largement redevable aux Ronfard (Alice pour Claudel ; Jean-Pierre, son comparse Gravel et toute leur bande pour la parodique *Vie et mort du Roi Boiteux*). Je me reconnais ici une complicité de fond et de forme avec ceux-là. À cause de leur foi inébranlable en la création, vue comme une essentielle et millénaire récréation (et récréation aussi : le ludisme a ses droits chez eux, incontestablement). C'est aussi à Alice Ronfard que je dois une *Tempête* magnifique : une femme (fascinante Françoise Faucher) prend et tire les ficelles du pouvoir, sublime magicienne qui, prenant ainsi le relais de la création elle-même et de tous les créateurs, salue bien bas – tout en leur tenant la dragée haute pour tous ces siècles ayant laissé dans l'ombre trop de femmes ! – Shakespeare et son fabuleux Prospero.

Et d'apparaître aussitôt d'immenses créateurs. Robert Lepage, d'abord, illusionniste, magicien de la scène, qui m'entraîne, à son tour – et avec moins que rien – sur les traces de *Vinci*. Je suis séduite par le pouvoir de dire tant avec si peu de moyens. Indéniablement, j'apprécie davantage au théâtre l'invention créatrice, la finesse d'un propos et la sobriété de la scène (mise en scène et scénographie) que le grandiose des productions et l'ostentatoire d'une certaine recherche... Devant ce Vinci issu de l'itinéraire on ne peut plus contemporain d'un artiste, je suis une fois de plus enchantée

3. J'ai récemment parlé des spectacles auxquels j'ai assisté enfant et adolescente, sur lesquels s'est construit ensuite mon théâtre d'adulte. Voir « Pinocchio et Violaine. Petite histoire impressionniste d'un certain théâtre d'enfant », *Jeu* 76, 1995.3, p. 134-135.

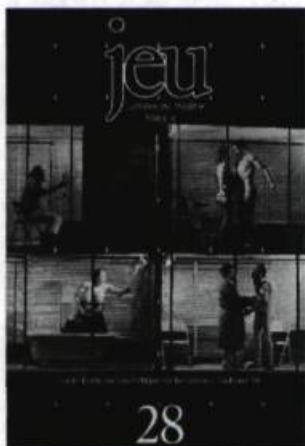


C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles, Atelier de la NCT, 1981.



Pleurer pour rire, Théâtre de la Marmaille, 1980. Photo : Paul-Émile Rioux.

Pain blanc, Carbone 14,
1983. Photo : Yves Dubé.



Woyzeck, Théâtre de
la Ville de Genève,
présenté à la Quinzaine
internationale du théâtre
de Québec en 1990.
Photo : Jesus Moreno.



par le pouvoir du jeu (de l'acteur, de l'accessoire, de l'ombre, de la lumière...). Comme je le serai par les petites filles et les autres personnages de *la Trilogie des dragons*. Ô fabuleux pouvoir des artistes de tout faire surgir de presque rien, de transformer en un tournemain les choses, les objets et les lieux, d'appeler l'adhésion au sens par la force de la scène, du théâtre⁴.

Dans ma trajectoire, Robert Lepage fait signe à Gilles Maheu, dont *le Rail* m'aura littéralement fait traverser l'écran, accéder physiquement à la fiction, si je puis dire : brume, humidité, odeur de la terre, proximité des personnages... (C'est comme si j'entrais dans un film, m'étais-je dit...). Et Maheu à Denis Marleau et à Bernard-Marie Koltès, dont le Zucco fait figure de proue dans les personnages contemporains que j'associe aux figures de l'humanité. Et Koltès à Philippe Minyana qui, dans *Inventaires*, brosse une si fine esquisse de l'être humain (c'est de trois femmes qu'il est question ici, mais c'est bien de l'Homme inquiet qu'il s'agit...).

Et que dire de Marianna, s'affranchissant du poids d'une Maria Chapdelaine et du poids d'un pays « où rien ne change et rien ne bouge », sinon qu'elle est aussi une figure dont ma propre trajectoire porte désormais l'empreinte, comme si la révoltée de l'Anse-à-Gilles était une part de moi... ?

Dans le théâtre dont je veux me souvenir (pour ne pas m'oublier ?), il est souvent question de la mémoire (outre les œuvres dont j'ai déjà parlé, j'ai bien sûr retenu le spectacle fétiche *Je me souviens* pour la mémoire individuelle, et *The Street of Crocodiles* pour la mémoire sociale). Et il est toujours question d'identité et de vérité⁵. C'est à cette double question que m'a aussi confrontée *Born Guilty*, troublant spectacle autrichien sur les enfants des Nazis, sur qui le poids de l'Histoire pèse lourd ; coupables avant même d'être nés.

Telle était aussi la question, dans un tout autre registre, dans *Tonalités*, où le spectateur, voyeur par tous les sens, est appelé à observer une scène et à en

4. À cet enchantement du tout à partir de rien, j'associe aussi la Ligue Nationale d'Improvisation. La LNI a su établir des règles de jeu si nouvelles, si audacieusement ludiques, au départ, qu'elle a pu exercer un véritable attrait sur les « joueurs », professionnels et amateurs, ainsi qu'auprès du public, ici et à l'étranger.

5. Qu'il s'agisse de l'être, petit ou grand, confronté à « SÔA » (*Pleurer pour rire*) ou à « l'Autre » (*Robinson Crusoe*), des déchirements qu'entraîne l'affirmation de certaines *Muses orphelines*, de la captivité (dans un poulailler) d'une mère et d'un fils qui s'y trouvent confrontés et confondus, de la pression sociale qui s'exerce « à la vie à la mort » sur un *Woyzeck* devenu pantin, la question toujours se pose...



L'Annonce faite à Marie,
Espace GO/FTA, 1989.
Photo : François Truchon.

imaginer une autre à partir de ce qu'il entend d'une conversation téléphonique « privée », en décrochant l'appareil téléphonique qu'il a trouvé posé sur sa chaise à son arrivée dans la salle. En changeant de lieu, le spectateur va pouvoir vérifier (dans le non-dit, donc dans la part d'invisible de ce qu'il aura pu voir dans la première salle) ce qu'il a pu imaginer, et faire l'expérience sensible du double jeu de la perception (de la fiction) et de la réalité (de la vérité).

Fondamentale, donc, cette question d'identité, qu'elle se pose comme une complicité ou comme un affrontement, comme une recherche individuelle ou collective. De fait, pour moi, la véritable question du théâtre comme de la littérature n'en est-elle pas une de vie et/ou de mort ? Sans doute. Et l'art est là pour le manifester : *Così mi piace*.



Roberto Zucco, Théâtre
UBU/NCT/FTA, 1993.
Photo : Josée Lambert.

Le théâtre est un langage artistique, et il constitue en ce sens aussi pour moi une importante et fascinante expérience esthétique. En fait, les subtilités d'expression accordées à l'Homme par tous les langages me fascinent. La langue théâtrale m'enchant, et l'écriture me ravit. C'est sans doute pour cela que c'est à *Jeu* que j'ai choisi de me situer, dans le vaste territoire du théâtre et du texte. Comme la littérature, mais à la croisée de deux langages (l'écrit et le visuel), le théâtre est donc pour moi une véritable aventure du sens. ◆